

***Une mort très douce* : un théâtre des émotions, une mystique du bonheur ?**

Grégory Cormann

Université de Lige

Une mort très douce est publié en volume en octobre 1964¹. Le livre paraît moins d'un an après la mort de Françoise de Beauvoir, la mère de Simone de Beauvoir, décédée le 4 décembre 1963 au terme d'une agonie de cinq semaines. Beauvoir a écrit rapidement. Comme l'a rappelé Delphine Nicolas-Pierre à la suite de sa « Notice » pour l'édition des *Mémoires* de Beauvoir dans la « Bibliothèque de la Pléiade », *Une mort très douce* avait été publié une première fois en ouverture du numéro des *Temps Modernes* de mai 1964². Il voisine alors la traduction d'un extrait du livre de Betty Friedan, *The Feminine Mystique*, qui peut bien apparaître comme une « version simplifiée du *Deuxième Sexe*³ ». La traduction de l'ouvrage de Friedan est annoncée, avec une certaine précipitation, qui écorne le nom de la traductrice et celui de la collection qui va accueillir son travail, la collection « Femme » que dirige Colette Audry chez l'éditeur suisse Gonthier⁴. Le titre alors provisoire, *Mystique de la femme*, sonne de manière très beauvoirienne. La sortie du livre de Friedan, en anglais en 1963 puis en français en 1964, marquera bientôt le début du mouvement néoféministe des années 1970 qui sera accompagné par la republication, à la fin des années 1960, du livre fondateur de Beauvoir.

Quinze ans après la première publication du *Deuxième Sexe*, la situation est cependant bien différente dans le courant de l'année 1964. L'année précédente, Beauvoir a publié le troisième volume de ses *Mémoires*, *La Force des choses*. Comme on a également pu le rappeler récemment, ce dernier ouvrage est certainement le volume mémoriel de Beauvoir qui a suscité la plus grande perplexité, sinon la désapprobation, du lectorat de cette dernière. Consacrant de nombreuses pages à l'engagement qu'elle a eu avec Sartre en faveur de l'indépendance de l'Algérie, Beauvoir y décrit longuement le sentiment de honte d'être française qu'elle a éprouvé

¹ Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, Paris, Gallimard, 1964. L'ouvrage est disponible dans la collection « Folio » depuis 1972. Il peut également être lu dans le second volume des *Mémoires* de Beauvoir parus dans la Pléiade en 2018 : Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, dans *Mémoires*, vol. II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, p. 407-474. Je citerai le texte dans cette dernière édition (*Mémoire II* suivi de la pagination).

² Delphine Nicolas-Pierre, « Note sur le texte », dans Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 1274-1284, p. 1284 pour les informations sur les différentes publications et éditions du texte.

³ Judith Coffin, *Sexe, amour et féminisme. Quand on écrivait à « Madame de Beauvoir »* (2020), trad. Marine Vaslin et Lorraine Delavaud, Paris, Plon, 2023, p. 319.

⁴ Betty Friedan, *The Feminine Mystique*, New York, Norton, 1963 ; trad. fr. Yvette Roudy, *La femme mystifiée*, vol. 1 et 2, Genève, Gonthier, 1964.

dans cette séquence politique qui venait de s'achever par les Accords d'Évian en mars 1962, ainsi que la « fatigue physique et émotionnelle⁵ » qui s'ensuit.

Dans ce contexte politique, les Mémoires de Beauvoir prennent pour ses lectrices et lecteurs un tour inhabituel et déconcertant. S'appuyant sur la phénoménologie sartrienne des émotions⁶, comme ne le remarque pas Judith Coffin, Beauvoir prend en effet au corps une situation politique qui, depuis les années d'Occupation, lui a souvent donné un fort sentiment d'impuissance.

Beauvoir évoque en détail son impuissance politique et sa détresse émotionnelle face aux événements. En bonne phénoménologue, elle insiste en outre sur la nature de sa honte en tant qu'« expérience vécue », une expérience qui a la particularité supplémentaire de passer par le corps. *La Force des choses* prend pour sujet la honte de Simone de Beauvoir, et cette honte est contagieuse. La manière qu'a l'autrice d'entremêler le personnel et le politique ne pouvait manquer de déconancer ses lecteur·rices⁷.

Beauvoir semble alors rompre le pacte qu'elle a noué avec son lectorat, extrêmement nombreux, fidèle et empathique, depuis *Les Mandarins* et les *Mémoires d'une jeune fille rangée* en 1958. Comme l'écrit encore J. Coffin, « dans l'imaginaire des correspondant·es, Beauvoir incarne la possibilité et le devenir, les enjeux de la liberté et de la démocratie au lendemain de la guerre⁸ ». *La Force des choses*, qui dresse le portrait d'une écrivaine et d'une intellectuelle qui fait pour la première fois aveu de vieillesse, ne pouvait que décevoir. Il était dès lors aisé de rapporter les écrits et les positions de Beauvoir aux engagements politiques et intellectuels de Sartre dont les ouvrages et textes contemporains, la *Critique de la Raison dialectique* (1960) et la « Préface » aux *Damnés de la terre* de Frantz Fanon ont pu susciter les mêmes polémiques, la même impression de dogmatisme et de manque de sensibilité (littéraire).

La double publication d'*Une mort très douce* au cœur de l'année 1964, rapidement relayée par la publication d'extraits dans le magazine *Marie-Claire* puis par l'intégration du livre dans la collection « Soleil » de Gallimard⁹, a dès lors pour effet de rebattre une autre fois les cartes et de modifier de manière importante les représentations qui étaient associées à Beauvoir dans ce milieu des années 1960 qui n'étaient guère favorable à la pensée existentialiste. Au travers du portrait des dernières semaines de vie de Françoise de Beauvoir, à l'occasion desquelles la fille renoue avec la vitalité longtemps refoulée de la mère, Simone de

⁵ Judith Coffin, *Sexe, amour et féminisme*, « La honte : une émotion politique », p. 257-302, p. 260 pour le passage cité.

⁶ Jean-Paul Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris, Hermann, 1939. Je renvoie sur ce point à Grégory Cormann, « Émotion et réalité », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. 8, n° 1, 2012, p. 286-302.

⁷ Judith Coffin, *Sexe, amour et féminisme*, p. 261.

⁸ *Ibid.*, p. 302.

⁹ Delphine Nicolas-Pierre, « Note sur le texte », dans Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 1284.

Beauvoir semble enfin apparaître comme une figure a) détachée de celle de Sartre, b) ouverte à des formes d'expériences personnelles et de souffrances partagées – la vieillesse et la mort – irréductibles à l'ordre du combat politique, c) (re)connectée, sinon par la littérature, du moins par le récit d'une expérience vécue, au large public de lecteurs et de lectrices qu'elle avait accompagné dans la décennie écoulée dans leurs réflexions sociales et politiques et dans leurs révolutions morales. Judith Coffin a raison de désigner la relation de Beauvoir à ses lectrices et lecteurs par les termes d'« intimité publique » (*intimate public, intimate public sphere*) qu'elle emprunte à l'autrice et théoricienne de la culture Lauren Berlant¹⁰. Il s'agit alors d'assumer le fait que la sphère publique n'est pas qu'un espace d'échanges rationnel, mais que la sphère publique est aussi « saturée d'affects, de fantasmes et de désirs d'appartenance¹¹ » qui cherchent à exprimer des formes d'inégalité et de déni de reconnaissance en marge des revendications politiques. Compris de cette manière, les Mémoires de Beauvoir apparaissent comme un « théâtre des émotions » – que L. Berlant désigne comme « juxtapolitique »¹² – qui permet à ses lecteurs et lectrices « de consolider et d'interpréter leurs propres souvenirs à travers une histoire commune, à la fois historique et existentielle. » L'enjeu de cet article est de préciser la place d'*Une mort très douce* dans cette intimité publique de Beauvoir avec ses lecteurs et lectrices ou, plutôt, avec ses lectorats. Malgré les qualités qu'on prête à l'ouvrage, on n'a encore, semble-t-il, guère apprécié son caractère proprement matriciel ou, pour le dire autrement, sa puissance (ré)génératrice.

Une mort très douce dans la Pléiade : une reconnaissance en demi-teinte

L'édition récente d'*Une mort très douce* dans la Pléiade en 2018 laisse une impression mitigée. La présentation qui est faite de l'ouvrage en signale certes l'importance et l'originalité. Delphine Nicolas-Pierre insiste sur le « succès retentissant¹³ » que le livre rencontre au moment de sa sortie. Elle insiste également sur l'originalité du récit de Beauvoir qui, en 1964, « n'a pas

¹⁰ Lauren Berlant, *The Female Complaint. The Unfinished Business of Sentimentality in American Culture*, Duke University Press, 2008. Le travail de Lauren Berlant, qui s'est longuement intéressée à la culture féminine mise en circulation dans les médias, est ordonnée à une critique de la conception habermasienne de l'espace public. Sur ce point, je suis grandement redevable, pour mon compte, aux recherches doctorales de Caroline Glorie, *L'espace public littérisé. Critique féministe d'une transformation structurelle (Fraser, Negt, Kluge, Enzensberger, après Habermas)*, Doctorat en Information et communication, Université de Liège, 2022. Je renvoie aussi à ses recherches en cours sur l'intimité publique.

¹¹ Judith Coffin, *Sexe, amour et féminisme*, « Un public intime », p. 54-56, p. 55 pour la citation.

¹² *Ibid.*, p. 210 (pour les premier et troisième extraits cités), ainsi que p. 496, note 46 (pour le terme « juxtapolitique »), où on trouve cette précision de Lauren Berlant dans un entretien de 2011 dans la revue *Biography* : « Ces sphères publiques intimes s'épanouissent généralement en marge de la politique, elles font référence à des subordinations historiques sans pour autant mobiliser l'activisme ».

¹³ Delphine Nicolas-Pierre, « Notice d'*Une mort très douce* », dans Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 1277.

d'antécédents littéraires » et qui, par surcroît, contrairement au journal intime qui l'a précédé d'octobre à décembre 1963, s'illustre par une « quasi-absence de Sartre »¹⁴. *Une mort très douce* apparaît dès lors, de manière manifeste, comme un texte d'une certaine importance qui a d'emblée été relevée par des correspondants (célèbres ou en passe de le devenir) de Simone de Beauvoir. D. Nicolas-Pierre cite notamment une lettre d'Alain Badiou, correspondant régulier de Beauvoir depuis le milieu des années 1950, qui est envoyée à l'écrivaine le 20 septembre 1965¹⁵. Le jeune Alain Badiou considère le texte de Beauvoir comme « un des premiers textes matérialistes sur la mort. Plus aucune excroissance spirituelle, mystérieuse et méditative. Mais la mort en tant que processus structuré par la totalité sociale, saturé de technique¹⁶ ». Témoignant d'un projet d'article inabouti sur *Une mort très douce*, Badiou y voit ainsi un « progrès » par rapport à la description phénoménologique de la mort fournie par Sartre dans *L'être et le néant*. L'approche matérialiste de Beauvoir, donne lieu, note Badiou, à « la singularisation d'une idée [...] nouvelle de la mort » : « Naturellement, vous dites la même chose [que Sartre] (la mort vient du monde). Mais vous dites aussi ce qu'est ce monde d'où elle vient, où elle s'articule. Et vous nous montrez, non pas la Mort, mais notre mort, la mort comme produit de *notre* Histoire)¹⁷. » Pour Badiou, Beauvoir corrige donc Sartre sur un des points les plus fameux de son ontologie phénoménologique.

À la fin de sa notice, Delphine Nicolas-Pierre cite aussi une autre lettre que Beauvoir a reçue après la publication d'*Une mort très douce* : celle du psychanalyste René Spitz, connu après la Seconde Guerre mondiale pour ses travaux sur l'hospitalisme. Dans une lettre du 14 janvier 1965, qui suit de peu la publication du livre, Spitz salue la manière dont l'écrivaine a été capable de saisir « le remous intérieur » de l'expérience du malade : « Dans votre livre [...] vous faites ressortir clairement la différence entre ce que le malade manifeste à la surface, et le remous intérieur, à peine perceptible, refoulé par le malade et pourtant remontant à la surface de temps en temps¹⁸. » En rapportant ces mots, D. Nicolas-Pierre a raison de souligner la réussite littéraire de Beauvoir qui accepte de mesurer son écriture aux tourments vitaux et aux révoltes d'une femme qui refuse la mort de toutes ses forces : « L'écriture semble refléter le réel comme il vient, en imitant les sursauts d'une femme qui se consume dans son effort pour

¹⁴ *Ibid.*, p. 1281 et 1276.

¹⁵ Voir « Correspondance A. Badiou / S. de Beauvoir (extraits) » [1955-1972], dans *L'Herne Beauvoir*, 2012, p. 379-390.

¹⁶ Alain Badiou, lettre à Simone de Beauvoir, 20 septembre 1965, dans *ibid.*, p. 387 ; cité par Delphine Nicolas-Pierre, « Notice d'*Une mort très douce* », p. 1280.

¹⁷ Alain Badiou, lettre à Simone de Beauvoir, 20 septembre 1965, p. 387.

¹⁸ Lettre du professeur René A. Spitz, 14 janvier 1965, Fonds Beauvoir, BNF, NAF 28501, cité par Delphine Nicolas-Pierre, « Notice d'*Une mort très douce* », p. 1283.

rester en vie, puisant dans tout ce que contient l'expérience pour comprendre le sens d'une vie¹⁹ ». Elle commente ainsi avec justesse un des passages les plus frappants et les plus poignants d'*Une mort très douce* :

Dans son visage desséché, ses yeux étaient devenus énormes ; elle les écarquillait, elle les immobilisait ; au prix d'un immense effort, elle s'arrachait à ses limbes pour remonter à la surface de ces lacs de lumière noire ; elle s'y concentrait tout entière ; elle me dévisageait avec une fixité dramatique : comme si elle venait d'inventer le regard²⁰.

On ne peut qu'admirer la puissance phénoménologique (de la description) de ce regard. On s'avisera cependant que, pour l'interlocuteur de Beauvoir, les ténèbres dont parvient à s'extraire Françoise de Beauvoir sont les ténèbres de l'inconscient. L'admiration se fait dès lors contestation ou, mieux, constat d'une évolution à l'égard d'une instance psychique, théorisée par Freud, que la philosophie existentialiste avait cherché à supplanter. La citation de la lettre de René Spitz mérite dès lors d'être un peu commentée et contextualisée. Autrichien d'origine hongroise devenu Américain dans les années 1960, élève de Freud et de Ferenczi, l'exil de Spitz était passé par la France où il avait enseigné la psychanalyse à l'École Normale Supérieure de 1932 à 1938. Spitz a ainsi pu apprécier la place que, dans son récit de 1964, Beauvoir avait fini par accorder à la « part inexprimable » (D. Nicolas-Pierre²¹) du vécu.

Presque trente ans plus tôt, Beauvoir et Spitz avait eu l'occasion de polémiquer à propos de l'inconscient et de la psychanalyse freudienne dans des conditions étonnantes. En 1937, la fille du psychanalyste, Eva Spitz, qui sera plus tard psychologue, était alors l'élève de Beauvoir au Lycée Molière à Paris. La fille de René Spitz a raconté jadis l'étonnant « trialogue » qui s'instaura dans la classe de l'impressionnante jeune philosophe lorsque celle-ci émit des critiques à l'égard de la psychanalyse²². Eva Spitz commence par protester puis, face aux réponses de son enseignante, appelle les arguments de son père en renfort. Beauvoir se rend alors compte qu'elle ne discute pas tant avec son élève qu'elle ne discute, à travers elle, avec son réputé père.

Each day, my hand would be the first to shoot up in class. Thus the trialogue continued inconclusively for several weeks. It did not take Mlle de Beauvoir long to realize that she was not speaking *to* me, but rather *through* me. I recall her saying one day in a low voice: « But Mlle Spitz, you are a sounding board! I am not talking to you but to your father. Is that not the case? »

¹⁹ Delphine Nicolas-Pierre, « Notice d'*Une mort très douce* », p. 1283.

²⁰ Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, dans *Mémoires II*, p. 456.

²¹ Delphine Nicolas-Pierre, « Notice d'*Une mort très douce* », p. 1283.

²² Eva Spitz Blum, « A Schoolgirl's Memories of Her Teacher: Trialogue between Simone de Beauvoir, René A. Spitz and Eva Spitz Blum », *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 8, 1991, p. 117-121.

À près de trente ans de distance, René Spitz a donc bien pu voir dans *Une mort très douce*, lui aussi, une correction matérialiste des thèmes existentialistes, mais cette fois une correction non de Sartre par Beauvoir, mais bien de Beauvoir par elle-même, en direction non du marxisme comme y invite Badiou, mais en direction de la psychanalyse.

Ces commentaires ne manquent pas d'intérêt. Ils correspondent d'ailleurs pour l'essentiel aux critiques que Sartre et Beauvoir adressent à leur première philosophie, jugée encore idéaliste. C'est notamment l'autocritique sévère que Beauvoir s'adresse à elle-même dans *La Force des choses* lorsqu'elle s'étonne de « l'idéalisme²³ » des essais de morale, *Pyrrhus et Cinéas*, *Pour une morale de l'ambiguïté*, *L'existentialisme et la sagesse des nations*, qu'elle a écrits, après la Seconde Guerre mondiale, dans le prolongement de *L'être et le néant*. Au-delà de cela, si on en reste là, la singularité d'*Une mort très douce* est largement relativisée par un double mouvement interprétatif, choisi par Delphine Nicolas-Pierre, qui rapporte, d'une part, les enjeux du livre à la position inconfortable que Beauvoir partageait avec ses lecteurs à la fin de *La Force des choses* et y voit, d'autre part, l'*impetus* du grand livre à venir sur *La Vieillesse*²⁴.

Le premier geste – qui aligne *Une mort très douce* sur *La Force des choses* – est emprunté au compte rendu de Madeleine Chapsal dans *L'Express* en novembre 1964 : « Les violentes paroles qui terminent *La Force des choses* – “à quel point j’ai été flouée” – seraient également de mise ici : l’auteur ne trouve ou ne retrouve sa mère que pour mieux la perdre²⁵. » La mort de la mère de Beauvoir ferait se répéter le désarroi des derniers mots du troisième volet des Mémoires, dont on peut convoquer par exemple le passage suivant :

J’ai perdu ce pouvoir que j’avais de séparer les ténèbres de la lumière, me ménageant, au prix de quelques tornades, des ciels radieux. Mes révoltes sont découragées par l’imminence de ma fin et la fatalité des dégradations ; mais aussi mes bonheurs ont pâli. La mort n’est plus dans les lointains une aventure brutale ; elle hante mon sommeil ; éveillée, je sens son ombre entre le monde et moi : elle a déjà commencé²⁶.

Le second geste complète le premier : tenant le fil thématique du vieillissement et de la mort, il projette *Une mort très douce* vers la seconde somme philosophique de Simone de Beauvoir, son ouvrage sur *La Vieillesse*, organisant par conséquent un partage commode au sein de

²³ Simone de Beauvoir, *La Force des choses* (1963), dans *Mémoires*, vol. I, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2018, p. 1008 : « Ce que je comprends mal, c’est l’idéalisme qui entache ces essais. En fait, les hommes se définissaient pour moi par leurs corps, leurs besoins, leur travail ; je ne plaçai aucune forme ni aucune valeur au-dessus des individus de chair et d’os. »

²⁴ Delphine Nicolas-Pierre, « Notice d'*Une mort très douce* », p. 1277, 1281.

²⁵ Madeleine Chapsal, « L’œil du témoin », *L'Express*, 23-29 novembre 1964.

²⁶ Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, *Deuxième partie*, dans *Mémoires II*, p. 378.

l'œuvre théorique de Beauvoir entre le grand œuvre féministe de 1949, *Le deuxième sexe*, d'un côté, et la réflexion plus sombre et longtemps minorée sur la vieillesse.

Ce type d'approche néglige l'originalité d'*Une mort très douce*. J'aimerais, pour ma part, accentuer ses spécificités en m'arrêtant sur trois temps qui en font l'originalité. *Premièrement*, il convient de s'arrêter sur les motivations données au succès sensationnel dont bénéficie *Une mort très douce*. La critique culturelle de l'année 1964-1965 a laissé d'autres traces qui permettent d'insister sur la singularité d'*Une mort très douce* et sur la modification majeure que la publication du livre a provoquée dans la perception de l'existentialisme sartré-beauvoirien. Sur ce premier point, je m'intéresserai à la présentation du livre qui est donnée dans deux espaces de critique culturelle ou intellectuelle qui se positionnent à une certaine distance de l'existentialisme : l'émission littéraire *Lectures pour tous*, d'une part, la revue *Esprit*, d'autre part. *Deuxièmement*, on peut relever l'originalité d'*Une mort très douce* par un autre biais : son impact sur la réflexion morale que Sartre développe au milieu des années 1960 dans sa Conférence pour l'Université de Cornell (1965) ou dans son commentaire de l'adaptation de sa nouvelle *Le Mur* par Serge Roulet (1967). Si Beauvoir a minoré la place de Sartre dans son récit, il est notable que Sartre a souhaité accorder une place importante à un des enjeux manifestes du récit de Beauvoir : le mensonge « pour le bien » de sa mère auquel Beauvoir consent à se prêter dans la douleur et le remords. Il est étonnant que cette reprise de Beauvoir par Sartre n'ait pas été signalée. *Troisièmement*, j'aimerais relever un autre impact, celui-ci différé, mais également majeur, du récit beauvoirien. Delphine Nicolas-Pierre souligne à juste titre qu'*Une mort très douce* « a levé un tabou qui pesait sur l'écriture féminine » en faisant de la mort de la mère « un objet d'écriture²⁷ ». Après Beauvoir, d'autres écrivaines ont, comme l'écrit joliment D. Nicolas-Pierre, choisi d'écrire « avec et contre la figure maternelle²⁸ » : au premier rang, Annie Ernaux (*Une femme*, 1988 ; « *Je ne suis pas sortie de ma nuit* », 1997), mais aussi Pierrette Fleutiaux, Noëlle Châtelet et Françoise Chandernagor. Je porterai mon attention sur une autre reprise de l'écriture beauvoirienne de la mort maternelle, peut-être moins attendue, chez l'écrivaine et philosophe belge féministe, Françoise Collin. La spécialiste de Blanchot et d'Arendt a en effet livré en 1988 un récit de la mort de sa propre mère, *Le rendez-vous*, qui permet d'entrer dans la fabrique beauvoirienne d'*Une mort très douce*. Pour le dire en quelques mots, Collin a saisi le sous-texte d'*Une mort très douce*, à entendre en un double sens : d'une part, sa trame conceptuelle et éthique, qui renvoie aux premiers travaux de Beauvoir plutôt que de s'en distinguer ; d'autre part, sa puissance de

²⁷ Delphine Nicolas-Pierre, « Notice d'*Une mort très douce* », p. 1282.

²⁸ *Ibid.*

diversion par rapport à l'assignation des positions de Beauvoir à la grammaire politique de l'après-guerre. *Une mort très douce* ménagerait ainsi un pas de côté par rapport à ce que Jean-Louis Jeannelle a très justement nommé, à propos de la séquence tout à la fois vécue et narrée au présent dans *La Force des choses* « une phase d'incorporation de l'histoire²⁹ ».

Une mort très douce : une autre manière de voir l'existentialisme

L'année 1963-1964 est une année chargée pour le couple Sartre-Beauvoir. Elle a commencé, à l'été 1963, par un séjour de deux mois en Union Soviétique, où les deux écrivains sont invités à participer à une Rencontre Est-Ouest sur le roman organisée à Leningrad du 5 au 8 août 1963³⁰. Les principales interventions du colloque paraissent dans la revue *Esprit* dans le numéro de juillet 1964. La revue publie notamment la conclusion qu'on a demandé à Sartre de faire un peu à l'improviste : « Un bilan, un prélude³¹ ». À l'automne 1963, Beauvoir publie *La Force des choses* pendant que *Les Temps Modernes* accueille dans ses livraisons d'octobre et de novembre l'autobiographie de Sartre. *Les Mots* paraissent en volume en janvier 1964. Le livre vaut à Sartre le Prix Nobel, qui lui est attribué le 22 octobre 1964. Le refus de Sartre est retentissant. La revue *Esprit* suit de nouveau de près cette actualité de l'existentialisme. Dans deux numéros consécutifs, elle consacre un de ses dossiers aux publications récentes de Beauvoir (mars 1964) puis de Sartre (avril 1964)³². Le ton est favorable, mais retenu. Les premiers mots de Jean-Marie Domenach à propos de Beauvoir sont éloquents : « Étrange contradiction de ces Mémoires : cette femme, qui étale sa vie jour après jour dans un monologue désarmé, c'est la même qui tourne vers nous un visage politique rigide et fermé³³. » Créditant Beauvoir de son engagement contre le système colonial (à Madagascar, en Indochine, en Algérie bien sûr), Domenach s'abstient certes de faire de franches critiques à Beauvoir, même s'il insiste sur son manque d'expérience du « travail » et de la « responsabilité »³⁴ politiques. Renvoyant allusivement à la critique adressée par Merleau-Ponty à l'engagement politique de Sartre (et de Beauvoir), il se contente de rappeler que « l'univers politique est pesant ; on s'y heurte à la résistance des choses et des hommes ; sauf en quelques moments privilégiés, on doit

²⁹ Jean-Louis Jeannelle, « Notice de *La Force des choses* », dans Simone de Beauvoir, *Mémoires I*, p. 1401

³⁰ Outre le récit de Beauvoir, on renverra pour la description de ces rencontres aux portraits qu'en donne, de manière personnelle et ironique, Hans Magnus Enzensberger dans le récit autobiographique *Tumult*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2014, p. 9-33 et, de manière hostile, Cécile Vaissié, *Sartre et l'URSS. Le Joueur et les survivants*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2023, p. 265-278.

³¹ Jean-Paul Sartre, « Un bilan, un prélude », *Esprit*, n° 329, juillet 1964, p. 80-85.

³² « La force des choses », par Menie Grégoire, Francine Dumas, J.M. Domenach, *Esprit*, n° 326, mars 1964, p. 488-507 ; « Les mots », par Solange Josa et Jacques Delpeyrou, *Esprit*, n° 327, avril 1964, p. 654-664.

³³ Jean-Marie Domenach, « Une politique de la certitude », *Esprit*, n° 326, mars 1964, p. 502.

³⁴ *Ibid.*, p. 505.

y emprunter des détours ennuyeux³⁵. » Assez pourtant pour cantonner Beauvoir à une politique de la « passion » ou du « sentiment » :

Les intellectuels de gauche, qui avaient vu juste, contre la quasi-totalité de la population, en ont éprouvé un sentiment de fierté et d'exil dont *La force des choses* porte la marque. Et ce n'est pas moi qui reprocherai à Simone de Beauvoir la passion dont témoigne son livre. Au contraire, c'est son honneur que d'avoir vécu avec cette intensité d'émotion les drames de la communauté, alors que celle-ci – peuple et dirigeants – ne comprenait même pas ce qui lui arrivait. Et comme elle, nous avons ressenti une certaine « honte » d'être Français lorsque l'armée, la police, la justice devinrent les instruments de l'atrocité légale. N'est-ce pas un sentiment *politique*, au meilleur sens du mot, cette fraternité, même déçue, que cette *sympathie*, tandis que, pour la plupart de nos compatriotes, la vie publique est le lieu du détachement et du cynisme³⁶ ?

Dans le dossier d'avril 1964, la revue *Esprit* se penche sur la biographie de Sartre. Les articles de Solange-Claude Josa et de Jacques Delpeyrou font la preuve d'une compréhension fine de la pensée du philosophe et du projet de l'autobiographe. L'une s'intéresse à « l'origine de son intuition de la *contingence*³⁷ », n'hésitant pas, dans une note additionnelle, à y voir d'importants précédents chez Shakespeare puis dans les littératures française et russe du XIX^e siècle³⁸. L'autre explore les tensions de la « passion de l'explicable³⁹ » qui traverse l'œuvre sartrienne, tiraillée entre liberté et nécessité. J. Delpeyrou admire la ténacité de l'entreprise, mais il épingle aussi l'auteur du livre : celui-ci « gêne parfois par le ton du professeur qui ne désarme pas, qui s'enseigne et se traite, et du philosophe qui est de toutes les promenades, inévitable comme un ancêtre⁴⁰ ».

Toutefois, l'appréhension des *Mots* apparaît fortement déterminée par la perspective finale de *La Force des choses* : Josa souligne que « les bonnes âmes se sont enchantées que Sartre lui-même avoue combien il a été floué⁴¹ » ; Delpeyrou place l'autobiographie sartrienne sous le signe de la mort : « La mort approche, contre laquelle aucun mot, d'ordre ou de désordre, ne pourra rien. Toujours l'inévitable drame de la précarité⁴². » L'œuvre, « qui est d'un mystique se moquant des mystiques⁴³ », apparaît ainsi en suspens : « On a trop vu dans cette œuvre le chant du cygne, au lieu de saisir l'importance de la dénonciation des mythes dont il faut sortir pour commencer à penser⁴⁴. »

³⁵ *Ibid.* Pour la référence allusive à la critique de Merleau-Ponty, voir *ibid.*, p. 506, note 2 (qui renvoie à la préface de *Signes*).

³⁶ *Ibid.*, p. 503.

³⁷ Solange-Claude Josa, « Vivre dans la contingence », *Esprit*, n° 327, avril 1964, p. 654.

³⁸ *Ibid.*, p. 658-659.

³⁹ Jacques Delpeyrou, « La passion de l'explicable », *Esprit*, n° 327, avril 1964, p. 660-664.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 663.

⁴¹ Solange-Claude Josa, « Vivre dans la contingence », p. 658.

⁴² Jacques Delpeyrou, « La passion de l'explicable », p. 663.

⁴³ *Ibid.*, p. 662.

⁴⁴ Solange-Claude Josa, « Vivre dans la contingence », p. 658.

C'est dans ce contexte médiatique saturé que sort *Une mort très douce* en octobre 1964. La revue *Esprit* est encore sur la balle beauvoir-sartrienne. Dans son dernier numéro de l'année 1964, elle prolonge son intérêt pour le couple existentialiste au sein de ses rubriques régulières, « Journal à plusieurs voix » (pour Sartre), « Librairie du mois » (pour Beauvoir). Dans quelques feuillets extrêmement vivants, la revue s'intéresse à l'actualité la plus récente de deux écrivains : le scandale suscité par le refus du Prix Nobel, en ce qui concerne Sartre, la publication d'*Une mort très douce*, en ce qui concerne Beauvoir. S'y montre un double refus : celui du monde, celui de la mort, tels qu'ils sont administrés, pris en charge par deux intellectuels qui ne se réservent pas, qui n'ont qu'eux-mêmes comme « matière d'œuvre⁴⁵ ». Cette fois, Sartre et Beauvoir ne sont pas artificiellement ajustés l'un à l'autre. Dans son « Explication » du refus du Nobel, Philippe Ivernel cerne d'emblée l'émotion qui touche le lecteur des *Mots* dans « l'impossibilité de changer, de vieillir, disons-le : de mourir⁴⁶ ». S'appuyant sur son engagement d'étudiant à la fin des années 1950⁴⁷, Ivernel insiste sur le « fond de sauvagerie toujours prêt à se manifester » chez Sartre et son « fol espoir d'une liberté totale totalement engagée, auquel la résignation des années qui viennent ne peuvent le faire renoncer »⁴⁸. D'une belle formule, il écrit que Sartre reste « tel qu'il est, sartrien malgré l'âge⁴⁹ ».

Dès lors, c'est le monde entier qui doit entrer dans son refus, le Venezuela et l'Algérie, l'Amérique du Sud, l'Est, l'Ouest, l'essence de l'écrivain et l'existence des hommes privés de liberté concrète ; à la limite, c'est au monde entier que son refus doit s'opposer⁵⁰.

Passant en quelques mois de Sartre à Beauvoir, Jacques Delpeyrou fait face, au contraire, au « dilemme d'exister avec la mort, [...] vains et vaincus dans nos recherches de sursis, cohabitant avec le mal », auquel *Une mort très douce* confronte ses lecteurs. Face à cette douleur et face à ce déchirement, le refus de Beauvoir n'est pas celui de l'intellectuel, mais celui de l'écrivain(e) : « faire un livre ».

⁴⁵ Jacques Delpeyrou, « Simone de Beauvoir : *Une mort très douce* (Gallimard) », *Esprit*, n° 333, décembre 1964, p. 1049.

⁴⁶ Philippe Ivernel, « La vérité d'un refus », *Esprit*, n° 333, décembre 1964, p. 1015.

⁴⁷ Pour un beau portrait de celui qui deviendra un grand germaniste, spécialiste et traducteur notamment de Walter Benjamin et de Bertold Brecht, voir Florent Perrier, « Hommage à Philippe Ivernel », *En attendant Nadeau*, 21 juillet 2016, <https://www.en-attendant-nadeau.fr/2016/07/21/philippe-ivernel/>

⁴⁸ Philippe Ivernel, « La vérité d'un refus », p. 1015, 1016.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 1016.

⁵⁰ *Ibid.*

Passionnément, elle [Simone de Beauvoir] arpente des chemins sans issue. La marche est la seule liberté, l'unique recours. L'espoir jaillit parfois d'une nuit refusée, cahoteuse, étalée sur les ornières de l'absurde⁵¹.

J. Delpeyrou conclut à propos de l'écriture beauvoirienne en appuyant sur une vérité personnelle qui ne peut, au seuil de la mort (de l'autre), qu'être inquiète et incertaine : « L'écriture, barrière pitoyable et mouvante, oppose à l'ombre la lumière même de l'ombre⁵². »

Dans l'émission littéraire *Lectures pour tous*, Max Pol Fouchet appuie cet intérêt pour la « sensation viscérale de la mort » qui fait le prix du récit beauvoirien. L'émission, dont la programmation de 1953 à 1968 n'a accordé qu'une faible place à l'existentialisme⁵³, offre ainsi, par exception, une lucarne remarquable sur une version, certes publique, mais plus modeste et plus intime, des écrits de Beauvoir et de Sartre, dont Fouchet avait présenté *Les Mots* un an plus tôt⁵⁴.

Il est tout de même frappant que deux des livres les plus humains parus au cours des derniers mois sont deux livres de deux existentialistes, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, deux livres bouleversants même par leur humanité, l'un c'était *Les Mots* de Jean-Paul Sartre et l'autre, c'est ce livre-ci, *Une mort très douce* de Simone de Beauvoir⁵⁵.

Dans sa présentation remarquable du « livre d'un écrivain d'une sensibilité extrême⁵⁶ », Fouchet relevait trois points. Premièrement, le « dur travail de mourir⁵⁷ » : « Cette large agonie ressemble singulièrement à un travail, un travail de mourir. On assiste à ce corps qu'on essaie de sauver et, d'ailleurs, cela pose à l'auteur et aux parents de la moribonde une angoisse, une question angoissante : est-il nécessaire de la faire souffrir puisqu'on ne pourra probablement pas la sauver ? » Deuxièmement, par conséquent, « une sorte de retrait de la vérité », ce que

⁵¹ Jacques Delpeyrou, « Simone de Beauvoir : *Une mort très douce* (Gallimard) », p. 1048.

⁵² *Ibid.*, p. 1049.

⁵³ Voir Sophie de Closets, *Quand la télévision aimait les écrivains. Lectures pour tous 1953-1968*, Paris, De Boeck/INA, 2004. Si la place de l'existentialisme a été congrue dans l'émission, on sait, en revanche, que l'émission *Lectures pour tous* a joué un rôle important dans la popularisation du structuralisme en recevant plusieurs fois Lévi-Strauss, puis Foucault.

⁵⁴ Max Pol Fouchet, « Les Mots », *Lectures pour tous*, 12 février 1964, <https://www.ina.fr/ina-eclairage-actu/video/i04086520/les-mots>. Fouchet signale en ouverture de son propos, avec beaucoup de compréhension, presque avec approbation, que Sartre a refusé de venir présenter lui-même son livre dans l'émission.

⁵⁵ Max Pol Fouchet, « Une mort très douce », *Lectures pour tous*, 20 janvier 1965, <https://www.ina.fr/ina-eclairage-actu/video/i04231147/max-pol-fouchet-parle-du-livre-de-simone-de-beauvoir-une-mort-tres-douce>. Dans la même émission, le 14 janvier 1959, le journaliste avait déjà présenté les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Les citations suivantes se rapportent à la même vidéo.

⁵⁶ Dans sa présentation, Max Pol Fouchet s'appuie probablement, en la corrigeant (à propos du « fond de tendresse et d'émotivité féminines » du récit), sur la recension du livre donnée par Pierre-Henri Simon dans *Le Monde* du 11 novembre 1964. P.-H. Simon y soulignait également, malgré les volumes déjà parus, *Une mort très douce* permettait de « découvrir encore [...] un profil mal connu de l'écrivain ».

⁵⁷ Il s'agit presque d'une citation du récit de Beauvoir : « Dur travail, de mourir, quand on aime si fort la vie. » Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 457.

l'on pourrait appeler le dur travail du mensonge : « il va falloir mentir ; il va falloir entourer l'agonisant de mensonges pour qu'il ne sache pas qu'il va mourir ». Troisièmement, « une révolte contre la mort » qui, au-delà de la littérature, situe le récit de Beauvoir sur le plan d'un « besoin » qui échappe à la fois à « l'intellectualisme » souvent reproché à Beauvoir et, peut-être surtout, à tous les genres littéraires qu'elle avait pu pratiquer, ouvrages de philosophie, essais ou romans.

Les enjeux éthiques soulevés par ces trois points ont eu des suites importantes qui n'ont pas été explorées systématiquement dans les commentaires disponibles d'*Une mort très douce*. On n'a en effet guère remarqué que les questions de la mort et du mensonge avaient été longuement prises en compte par Sartre dans les années immédiatement postérieures, de 1965 à 1967. S'agissant de l'écriture pratiquée par Beauvoir dans *Une mort très douce*, à l'exception notable de Geneviève Fraisse⁵⁸, les commentaires n'ont pas remarqué que, dans *Le rendez-vous*, en 1988, Françoise Collin avait non seulement repris le modèle beauvoirien mais également exhibé à cette occasion certains de ses ressorts et certaines de ses figures matricielles.

La réflexion éthique comme art de vivre avec la mort et avec le mensonge : Beauvoir lue et relayée par Sartre

On n'a guère remarqué l'importance qu'*Une mort très douce* a pu avoir sur le travail et sur le positionnement de Sartre au milieu des années 1960. Je voudrais m'arrêter ici rapidement sur les réflexions morales de 1964-1965 qui ont été publiées dans *Les Temps Modernes* en 2005⁵⁹. On pourrait certainement en trouver d'autres exemples. Je pense notamment aux commentaires de Sartre qui accompagnent l'adaptation cinématographique de sa nouvelle *Le Mur* par Serge Roullet. Convaincu par le film de Roullet, Sartre accepte de soutenir le film et d'accompagner ses présentations publiques. Lors de sa sortie en salle, il participe ainsi, le 24 octobre 1967, à une émission de radio sur RTL, en duplex à Paris et à New York⁶⁰. En ces occasions, il rappelle que l'enjeu du film qu'il défend est de confronter le spectateur, autrement que sa nouvelle, à des personnages qui n'ont « rien d'autre à faire que d'endurer la mort⁶¹ ».

⁵⁸ Françoise Collin, « Entretien avec Geneviève Fraisse », *L'Europe des idées*, France Culture, 16 août 2008. L'émission peut être écoutée via le lien suivant : <https://soundcloud.com/user403412567/leurope-des-idees-genevieve-fraisse-16082008>. À la mort de Beauvoir, G. Fraisse avait rendu hommage à Simone de Beauvoir dans un très beau texte intitulé « Une mort douce » publié dans *Révolution* le 18 avril 1986. Le texte est notamment disponible sur le blog de Marine Rouch depuis le 6 octobre 2019, <https://lirecrire.hypotheses.org/1848>.

⁵⁹ Jean-Paul Sartre, *Morale et histoire*, dans *Les Temps Modernes*, n° 632-633-634, « Notre Sartre », 2005, p. 268-414.

⁶⁰ Voir « En duplex-radio New York-Paris Sartre face aux étudiants sur R.T.L. », *Le Figaro*, 25 octobre 1967, p. 25.

⁶¹ Je remercie Michel Contat de m'avoir communiqué il y a des années une copie de la bande d'enregistrement de l'émission d'octobre 1967 sur RTL.

Le défaut de la nouvelle du *Mur* – je le dis sans modestie, parce que je pense que c’est un défaut général de l’écriture – c’est qu’il vous propose un sujet de réflexion, il vous y prend, si l’auteur a un peu de talent, un peu, mais il vous laisse libre. Autrement dit, on vous fait faire l’économie d’une expérience. Le film vous fait faire l’expérience. [...] Vous voyez des gens qui font très peu de choses, qui simplement sentent leur mort, et vous la sentez avec eux. À mon avis, effectivement, vous ne pourrez rien penser sur cette expérience de mort par exécution tant que vous voyez le film. Vous ne devez avoir que le malaise, le malaise et même l’angoisse. Mais il vous reste ensuite le souvenir. C’est à partir de ce moment-là que je souhaite que vous réfléchissiez sur ce que c’est que de condamner des hommes à mort, que des hommes condamnent des hommes à mort dans des circonstances comme celles-là⁶².

La situation est certes différente du récit de la maladie et de la mort de Françoise de Beauvoir. Il s’agit, avec *Le Mur*, de confronter le lecteur ou le spectateur à une mort directement infligée par des hommes à d’autres hommes. Comme on le sait, dans la nouvelle de Sartre, on a affaire à deux militants républicains, au début de la Guerre d’Espagne, qui sont arrêtés et condamnés à mort. Les personnages du *Mur* s’attendent par ailleurs à la mort, contrairement à la mère de Beauvoir qui est maintenue dans l’ignorance de son état. La question du mensonge se joue sur des plans différents dans la nouvelle de Sartre et dans le récit de Beauvoir⁶³. Toutefois, Sartre marque clairement un écart significatif entre sa nouvelle et le film de Serge Roullet : la nouvelle de 1937 se contentait de faire de la « mort infligée » un sujet de réflexion ; le film de Roullet, en revanche, fait faire une expérience aux spectateurs. Ce changement de perspective modifie donc, du même coup, la position de l’auteur Sartre à l’égard de son public : elle participe, quoi qu’en dise Sartre, à une position plus modeste de l’existentialisme. Dans le passage du livre au film, Sartre prend aussi au sérieux les limites d’une compréhension seulement intellectuelle de l’expérience de la mort ; il s’agit bien que le spectateur ou la spectatrice *se mette à la place du condamné* et fasse dans la douleur l’expérience de la dignité humaine. Je complète la citation donnée plus haut :

Le film fait faire une expérience. Alors, ce n’est pas au moment où vous la faites que vous allez réfléchir, c’est après. Quand vous aurez vu pendant une heure et demi des hommes suer d’angoisse, essayer de retrouver leur pauvre dignité d’homme, la rater, la recommencer, etc., bon, peut-être vous vous sentirez prisonnier d’une situation qui n’est pas la vôtre, car effectivement vous êtes là dans le cinéma, assis, prisonnier d’ailleurs aussi, mais vous pourrez sortir, donc vous n’êtes pas dans la même situation, mais ce que fait Roullet, c’est qu’il vous permette de la prendre cette situation, justement sans comédie, sans théâtre.

⁶² Jean-Paul Sartre sur RTL, 24 octobre 1967, archives personnelles.

⁶³ J’insiste ici sur l’expérience de la mort. Il va de soi que la question du mensonge est également au cœur de la nouvelle de Sartre. Jean-François Louette a éclairé récemment les sources kantienne de Sartre et sa lecture de l’opuscule « Sur un prétendu droit de mentir par humanité » dans « La nouvelle “Le Mur” et Kant : petite note philologique », *L’Année sartrienne*, n° 37, 2023, p. 195-198.

Dans *Morale et histoire*, la transposition d'*Une mort très douce* apparaît plus directement. Dans les notes pour une conférence à l'Université de Cornell qu'il refusa finalement de faire, Sartre consacre de nombreuses pages à la question éthique du mensonge. Parmi les exemples qu'il utilise, Sartre ne reprend jamais l'exemple d'une mère malade à qui son entourage familial dissimule sa maladie⁶⁴. Toutefois, un des exemples les plus étudiés par Sartre est celui d'un couple qui a conclu un serment de sincérité et de transparence mutuelles qui suscite des tensions éthiques au sein du couple, en cas de tromperie par exemple, mais en particulier lorsque l'homme apprend la maladie de sa femme⁶⁵. On peut ainsi penser qu'*Une mort très douce* a fourni une série de situations exemplaires à partir des relations de Simone de Beauvoir avec sa mère, de celle-ci avec son mari, voire indirectement de Beauvoir avec Sartre : « la jeune femme est gravement malade ; pour lui révéler un deuil qui la frappe, on attendra qu'elle soit hors de danger », « la femme est malade, on *doit* lui dire la vérité ; on la lui dira *dans deux jours* : qu'est-ce que deux jours ? et puis ce n'est pas seulement qu'elle ne puisse pas supporter : c'est que ce n'est pas sûr qu'elle soit en état de la *comprendre* »⁶⁶, etc. Cela donne plus loin :

Un intellectuel « progressiste » peut fort bien laisser ses normes éthico-politiques dans son antichambre et retrouver chez lui d'autres normes (autorité maritale, souveraineté paternelle, etc.). Dans ce dernier cas, il sera plus aisé, peut-être, de lui faire toucher du doigt le conflit : l'ensemble de ses revendications publiques n'implique-t-il pas l'émancipation de la femme et l'égalité des époux ? Elle les implique en effet : peut-être même va-t-il jusqu'à les réclamer. Mais si sa femme est tacitement complice, si elle a été formée dans un milieu conservateur à prendre sa « féminité » pour une valeur essentielle et à ne réclamer que « l'égalité dans la différence », il ne s'apercevra de rien : ses valeurs privées guideront sa conduite en famille sans qu'il ait besoin de les nommer⁶⁷.

L'exemple le plus proche d'*Une mort très douce* est probablement celui qui implique que la relation éthique d'insincérité qui est envisagée se joue dans un milieu éthique déterminé par les pratiques et les valeurs du monde médical :

Et certes nous sommes tous rongés à notre insu par la mort mais si *nul* ne sait notre mal, nous sommes en droit de l'assumer dans son imprévisibilité même comme une limite indépassable *en intériorité*. Mais si quelqu'un *sait* et si, tout particulièrement, ce quelqu'un est notre prochain le plus intime – lié d'ailleurs à tout un groupe de praticiens qui la conditionnent par leur silence –, alors, par la médiation de l'autre, elle

⁶⁴ On peut ajouter que le nom de Beauvoir n'apparaît pas dans *Morale et histoire*. Comme je l'ai montré ailleurs, les essais de morale et la théorie de la valeur élaborée dans *Le deuxième sexe* sont fondamentaux pour la discussion sur les valeurs que Sartre engage avec le positivisme (marxiste ou structuraliste) dans les notes pour la conférence à Cornell.

⁶⁵ Jean-Paul Sartre, *Morale et histoire*, p. 329-349.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 329-330.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 334.

devient pour cette mort un objet : la limite en intériorité devient limite externe : par le médecin et par le mari, elle devient cette jeune leucémique qui n'en a plus que pour six mois⁶⁸.

Il n'est pas possible ici de déplier chacun de ces exemples. Il n'est pas lieu non plus de présenter l'ensemble des réflexions sur la casuistique morale que Sartre déploie dans *Morale et histoire* et pas même ce que la théorie sartrienne des valeurs doit à la pensée de Beauvoir⁶⁹. Je me contenterai de relever l'opération de Sartre : il s'agit à chaque fois d'analyser comment une situation de « confort moral⁷⁰ » se transforme (ou ne se transforme pas) en situation de conflit éthique. Il s'agit à chaque fois de se rendre compte que l'expérience morale d'un individu ou d'un groupe s'organise en fonction de différents systèmes éthiques organisés par et tout à la fois mis en tension par rapport à une morale dominante.

Il y a *casuistique*, dans la vie quotidienne, quand des individus ou des groupes appartenant simultanément à des ensembles différents vivent selon plusieurs éthiques *en même temps et sans s'en apercevoir* en affirmant par leur praxis une morale dominante qu'ils font limiter souterrainement par d'autres morales⁷¹.

La mort – la révélation de la mort imminente de l'épouse – est ce qui révèle la « détermination éthique du couple » en-deçà des conduites morales de surface :

On révèle au mari qu'elle va mourir dans une année. La brusque apparition de la mort, comme *indépassable subi*, éclaire tout à coup la détermination éthique du couple. [...] la règle générale est que le mari ment. La jeune femme, en effet, n'a jamais tenté – pas plus que lui – d'assumer la réalité plénière de sa condition humaine, c'est-à-dire le sexe et la mort, ainsi que sa situation objective dans l'ensemble social. [...] La mort comme fait irréductible dégage l'opposition de deux éthiques. D'une part, il faut dire la vérité. D'autre part, la jeune femme est si fragile, à la fois dans ses comportements ordinaires et par son affaiblissement physique, qu'il faut lui laisser les moyens de vivre humainement sa dernière année, c'est-à-dire de conserver une *dignité éthique* (valeur définie par le groupe auquel ils appartiennent) fondée sur une relative sécurité⁷²[.]

Dans ce cas, note Sartre, la femme « est *mentie* dans tous les propos qu'on lui laisse tenir⁷³ ». Mais, en même temps, son mari qui lui ment accepte non seulement de vivre dans le mensonge, mais la condamnation morale de faire vivre son épouse, au nom d'une certaine sécurité, dans

⁶⁸ *Ibid.*, p. 342.

⁶⁹ On a pu montrer que le débat de Sartre avec Lévi-Strauss (depuis *Saint Genet, comédien et martyr* et *Questions de méthode* jusqu'à *Morale et histoire*) était filtré par la lecture que Simone de Beauvoir fait des *Structures élémentaires de la parenté* dans *Le deuxième sexe* et dans le compte rendu du grand livre de Lévi-Strauss qu'elle donne la même année dans *Les Temps Modernes*. Je me permets de renvoyer à Grégory Cormann, « Questions de méthodes. Sartre, Giovannangeli, la phénoménologie et les "structuralistes" », *Bulletin d'Analyse Phénoménologique*, vol. 10, n° 11, 2014, p. 74-88 ; « "Madame de Beauvoir, c'est moi". Une archéologie féministe de la pensée française contemporaine », *L'Année sartrienne*, n° 33, 2019, p. 5-22.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 332.

⁷¹ *Ibid.*, p. 331.

⁷² *Ibid.*, p. 339.

⁷³ *Ibid.*, p. 343.

ce mensonge qu'il fait exister à chaque instant de leur relation : « On pourrait dire qu'il met sa morale dans la résolution inébranlable d'accepter la sentence qu'il porte en lui-même au nom de son éthique dominante. Il ment en même temps qu'il ne faut pas mentir, donc en reniant la conduite qu'il tient au nom de ses impératifs⁷⁴. »

Une dernière remarque s'impose. La discussion par Sartre d'une série de cas déclinés à partir d'*Une mort très douce* ne peut pas être considérée comme un prolongement en extériorité de l'expérience vécue par Beauvoir de la mort de sa mère et des tensions morales qui ont habité, jusque dans ses discussions avec Sartre, la conduite qu'elle a tenue dans cette circonstance. Si la casuistique est selon Sartre « un art de vivre⁷⁵ », on peut penser que la longue méditation morale de Sartre sur le mensonge opposé à une personne proche brutalement condamnée à mourir bientôt a été pour lui une manière de faire droit à l'expérience éthique traversée par Beauvoir. Si, comme celle-ci l'a écrit dans *Tout compte fait*, elle n'avait pas besoin d'écrire *Une mort très douce* pour retenir chacun des moments vécus auprès de sa mère agonisante⁷⁶, les pages écrites par Sartre en 1964-1965 sur le mensonge intime, longtemps restées inédites, n'avait probablement comme destinataire que Simone de Beauvoir. Il y a là, en tout cas, un travail du couple Beauvoir-Sartre qui méritait d'être relevé.

Il n'est pas non plus accidentel, à mon sens, qu'après la mort de Beauvoir, juste après sa mort, plusieurs écrivaines féministes aient choisi de reprendre à leur compte et de réécrire pour leur propre compte le récit beauvoirien. C'est le cas exemplairement, comme on l'a déjà avancé, dans le très beau livre de Françoise Collin, *Le rendez-vous*.

Simone de Beauvoir, Françoise de Beauvoir et Françoise Collin : une union mystique

Dans un très bel article publié à la fin de sa vie, « Beauvoir et la douleur », Françoise Collin est revenue, pour le compliquer, sur le jugement : « j'ai été flouée » sur lequel se conclut *La Force des choses*⁷⁷. Beauvoir, estime Collin, écrase dans ce jugement sur elle-même, sur son action et sur les autres, le philosophique sur le politique. Au rebours du slogan des années soixante-dix selon lequel « Le privé est politique », il s'agissait, au fond, pour l'écrivaine et philosophe belge de trouver un appui pour faire du féminisme autre chose qu'une « lutte

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ *Ibid.*, p. 334.

⁷⁶ Voir la page déjà citée de *Tout compte fait*, p. 136.

⁷⁷ Françoise Collin, « Beauvoir et la douleur. Aliénation et altération dans la pensée beauvoirienne », *Sens public* [En ligne], 2010, <https://www.erudit.org/fr/revues/sp/2010-sp04852/1064008ar/>. Le texte est issu d'une conférence présentée lors du colloque international « Simone de Beauvoir : Autour du *Deuxième Sexe* » qui a eu lieu à Lleida et à Barcelone les 25, 26 et 27 novembre 2009.

compétitive pour le pouvoir⁷⁸ », ce qui revient *in fine* à reconduire les logiques de domination en cours au lieu de les contester et de les défaire⁷⁹.

Contre une certaine histoire du féminisme qui a lu Beauvoir en insistant sur sa critique de la domination, Françoise Collin engage dès lors à relire l'œuvre de Beauvoir de manière à y trouver une forme de négativité qui dépasse le registre de l'injustice. C'est ce qu'elle désigne par le terme de « douleur » et qu'elle voit à l'œuvre dans les essais de morale de Beauvoir comme dans les récits et textes autobiographiques des années 1960. Collin entend ainsi la résistance du philosophique par rapport au politique en un sens précis : l'impossibilité, quelles que soient les injustices que « nous » subissons, de faire l'économie d'une attention à la part de négativité – la dépendance amoureuse autant que la douleur et la mort – qui nous concerne toutes et tous et que nous devons assumer quand bien même nous n'en sommes pas responsables⁸⁰. À considérer comme Françoise Collin les récits et essais de Beauvoir (elle cite en particulier *La femme rompue*), on peut en effet considérer que les textes de Beauvoir qui se penchent sur les aléas de la vie (amoureuse), de la maladie et de la mort font sa part à « un excédent du privé sur le politique⁸¹ ».

Dans ce rapport de Beauvoir à un mal et à une douleur qui excèdent le politique, Françoise Collin trouve probablement une connivence personnelle avec Simone de Beauvoir. Collin a en effet publié, en 1988, un récit de l'agonie de sa propre mère, *Le rendez-vous*⁸². La mère de Collin venait de mourir – et Simone de Beauvoir quelque temps avant. Ce n'est certainement pas un hasard si Ernaux et Collin publient leur récit la même année. Les livres de Beauvoir et de Collin se posent l'un à côté de l'autre ; dans les deux livres, il est question d'héritage et de transmission difficiles. Une très belle recension du livre de Collin dans *Les Cahiers du GRIF*, la revue créée et animée par Collin, en donne la mesure :

Faut-il que la mère soit face à sa mort pour que le rendez-vous avec la fille ait lieu ? La mère enfin parle sans se soucier d'aucun témoin, « un chant de reine déposant sa couronne, une musique immense ». La fille enfin l'écoute, en lui tenant la main, toute une nuit enfin l'entend et s'entend en elle. Faut-il que la mère délire, délivrée de tout devoir de paraître, pour qu'enfin elle apparaisse à la fille qui enfin la croit ? La fille qui guettait impitoyable, la fonte première de la mère – d'être de paroles, de fables et non de chair et d'os –, se découvre « héritière » de cette mère : « elle est ton enfant de fiction. Elle ne le voulait pas. »

⁷⁸ Françoise Collin, « Beauvoir et la douleur », p. 5.

⁷⁹ Je développe ici quelques remarques présentées une première fois dans Grégory Cormann, « Françoise Collin et Simone de Beauvoir : un dernier rendez-vous », dans Caroline Glorie et Teresa Hoogveen (dir.), *La première revue féministe francophone*. Les Cahiers du Grif, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2023, p. 235-263.

⁸⁰ *Ibid.* : « Or, si on parcourt ou re-parcourt l'œuvre entière de Simone de Beauvoir – essais et récits mêlés – sans s'en tenir exclusivement au *Deuxième sexe*, et si on re-parcourt ses écrits autobiographiques, on constate que par bien des aspects elle témoigne de ce que le mal n'est pas réductible à l'injustice, qu'il y a un excédent de celui-ci sur ses conditions socio-historiques, et donc que le philosophique résiste au politique. »

⁸¹ *Ibid.*, p. 4.

⁸² Françoise Collin, *Le rendez-vous*, Paris, Tierce, 1988.

Un rêve de filiation charnelle. Une réalité de filiation imaginaire et langagière. En cette nuit unique, peut-être, fugitivement mais définitivement une femme s'accepte écrivaine, arrachée aux repères qui inscrivent traditionnellement l'écriture entre le corps de la mère et la parole du père⁸³.

Le récit que Beauvoir fait du mois d'agonie et de douleur de sa mère, des trente et quelques jours que sa mère a « gagné⁸⁴ » sur la mort, est le récit d'une passion pour la vie, le récit de la vitalité d'une femme qui avait renoncé aux plaisirs de la vie et qui avait longtemps « vécu contre elle-même⁸⁵ ». Collin resserre son récit sur une seule nuit partagée avec sa mère. Cela ne fait qu'appuyer la référence à Beauvoir : Collin rapporte en effet résolument *Une mort très douce* à une section importante du *Deuxième sexe*, celle que Beauvoir consacre aux femmes mystiques⁸⁶. C'est ce passage que Collin met au cœur de sa relecture du *Deuxième sexe* dans les années qui suivent. Dans « Situation et caractère de la femme », en 2004, elle soutient que c'est l'insistance de Beauvoir sur la dimension paradoxalement mais radicalement active des mystiques qui fait « l'intérêt de la relecture du *Deuxième sexe*, cinquante ans après sa publication⁸⁷ ». Récupérant progressivement chez Beauvoir le terme d'« ambiguïté⁸⁸ » – et récupérant Beauvoir par l'intérêt de celle-ci pour une « morale de l'ambiguïté⁸⁹ » –, Collin se rend attentive à la manière dont Beauvoir corrige le *texte* de sa « phénoménologie purement négative » de la condition féminine par un *sous-texte* qui met en évidence des « valeurs originales » et des « voies particulières »⁹⁰ de transcendance chez certaines femmes mystiques ou encore chez certaines écrivaines. Les femmes ne sont dès lors plus unilatéralement décrites comme privées de transcendance et « sans projet⁹¹ » ; elles attestent aussi de formes « détournées⁹² » de transcendance qui sont comme en attente d'un mouvement collectif de libération. Au final, note Collin, la lutte féministe gagne dans l'identification de cette complexité une leçon historique qui « souligne [...] la complexité du travail de libération⁹³ ».

Françoise Collin en donne elle-même une intéressante attestation dans le numéro des *Cahiers du GRIF* consacré en 1996 aux femmes mystiques. À côté des états d'extase qui leur sont généralement attribués, Collin cerne chez ces mystiques une puissance d'(auto-)fondation

⁸³ M. M. [Marcelle Marini], « Françoise Collin, *Le rendez-vous*, éd. Tierce, Paris, 1988 », *Les Cahiers du GRIF*, n° 40, 1989, p. 143.

⁸⁴ Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 466.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 52.

⁸⁶ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, vol. II, Paris, Gallimard, 1979, p. 416-428.

⁸⁷ Françoise Collin, « Situation et caractère de la femme », dans Ingrid Galster (éd.), *Simone de Beauvoir : Le Deuxième Sexe. Le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 411.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 410, 411, 412.

⁸⁹ Simone de Beauvoir, *Pour une morale de l'ambiguïté*, Paris, Gallimard, 1947.

⁹⁰ Françoise Collin, « Situation et caractère de la femme », p. 406.

⁹¹ *Ibid.*, p. 403.

⁹² *Ibid.*, p. 402.

⁹³ *Ibid.*, p. 408.

à la fois concrète et symbolique de très grande ampleur. Ces femmes voyagent, arpentent l'espace (le terme s'oppose ou plutôt corrige chez Collin l'insistance habituelle sur l'extase de la mystique) ; elles fondent des communautés et des cités « organisées et commandées par des femmes⁹⁴ ». Par la pensée comme par l'établissement de communautés, elles *inventent* et *instituent* donc leurs « espaces propres », à côté ou, mieux encore, « au beau milieu » de l'« espace dominant »⁹⁵ régi par les hommes.

Françoise Collin n'a dès lors pu manquer de constater que Beauvoir tendait dans quelques belles pages de son livre à faire de sa mère une mystique dont la propre mère avait affronté la mort après avoir « mang[é] un dernier petit œuf à la coque⁹⁶ » ? *Le deuxième sexe* évoquait en effet, après Sainte Angèle de Foligno, les formes de douleur et d'humiliation mais en même temps de glorification que Marie Alacoque infligeait à son corps⁹⁷. Françoise de Beauvoir, cette femme qui ne voulait pas faire d'histoire, n'avait-elle pas renoncé aux dernières consolations d'un prêtre parce qu'elle concevait la prière comme « un exercice qui exigeait de l'attention, de la réflexion, un certain état d'âme⁹⁸ » ? Beauvoir ne décrit-elle pas son refus et sa peur de la mort en les comparant à ceux « des saintes [qui] sont mortes, hurlantes et convulsées⁹⁹ » ? L'opération est extraordinaire ; elle fait surgir un nouveau personnage qui émeut tant ses deux filles au moment de son enterrement : « Françoise de Beauvoir », ces quelques mots mis entre guillemets dans les dernières pages d'*Une mort très douce*.

« Françoise de Beauvoir » ; ces mots la ressuscitaient, ils totalisaient sa vie, de l'enfance au mariage, au veuvage, au cercueil ; Françoise de Beauvoir : elle devenait un personnage, cette femme effacée, si rarement nommée¹⁰⁰.

Le refus de recevoir un prêtre a souvent été relevée dans les commentaires d'*Une mort très douce*. Dans sa notice de 2018, Delphine Nicolas-Pierre ne fait pas exception. Elle voit dans le « refus de la religion » de la mère la condition fondamentale de son rapprochement avec sa fille : « Le rejet absolu de la religion par Françoise de Beauvoir – enfin libérée de la carapace sociale qui l'avait emprisonnée toute sa vie – au moment de mourir rapproche intimement la

⁹⁴ Françoise Collin, « Le livre et le code : De Simone de Beauvoir à Thérèse d'Avila », *Les Cahiers du GRIF*, hors-série n° 2, « Âmes fortes, esprits libres », 1996, p. 13.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 14.

⁹⁶ Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 465.

⁹⁷ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe II*, p. 424-425.

⁹⁸ Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 465.

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 118.

mère et la fille¹⁰¹. » Il est pourtant précipité d'y voir l'alignement de la mère sur l'athéisme (existentialiste) de sa fille. Annabel Herzog a eu raison de souligner, dans un article récent, que Simone de Beauvoir ne critique pas tant la foi de sa mère qu'elle n'en propose un « portrait inattendu » :

Dans *Une mort très douce*, elle [Simone de Beauvoir] ne met pas en doute, et ne critique pas, le fait que la religion ait été « le pivot et la substance » de la vie de Françoise de Beauvoir. Elle remarque pourtant que sa mère n'a demandé ni à voir un confesseur ni à recevoir les derniers sacrements. La raison évidente en est qu'elle ignore l'imminence de sa mort. Mais Beauvoir, qui critique les « bigotes » qui auraient voulu avertir la malade pour qu'elle recherche les consolations de la religion, fait un portrait inattendu de la foi de sa mère. Pour celle-ci, dit-elle, prier est un exercice sincère, exigeant « de l'attention, de la réflexion, un certain état d'âme »¹⁰².

Ce portrait inattendu, Simone de Beauvoir l'élabore, on l'a compris, à partir du chapitre XIII du *Deuxième sexe* portant sur les mystiques femmes¹⁰³. C'est sa manière à elle de faire exister dans son texte un « double récit¹⁰⁴ » : non pas seulement celui qui décrit la déchéance d'une vieille femme qui devient cadavre, mais aussi celui d'une « pauvre chose douloureuse qui [...] s'était reconvertie en femme¹⁰⁵ » et affirmait sa dignité par-delà les frustrations vécues pendant sa vie (conjugale).

Si cela est vrai, il ne suffit pas de dire, comme le fait A. Herzog, qu'« un des moments centraux de la création de la dignité de Françoise de Beauvoir est celui où elle est nommée¹⁰⁶. » Le portrait de Françoise de Beauvoir en mystique comporte d'autres traits que les lectures conjointes de Beauvoir et de Collin permettent de saisir et de rassembler d'un seul regard. D'une part, Beauvoir décrit comment, après la mort de son mari pendant la Seconde Guerre mondiale, Françoise de Beauvoir a enfin pu « satisfaire un de ses désirs les plus obstinés : voyager¹⁰⁷ » : on la retrouve à Vienne, à Milan, à Rome et à Florence, puis dans les musées des plats pays.

¹⁰¹ Delphine Nicolas-Pierre, « Notice d'*Une mort très douce* », p. 1278. Cette citation renvoie à un passage d'*Une mort très douce* qu'on retrouve dans *Mémoires II*, p. 444-445.

¹⁰² Annabel Herzog, « Dignité et souveraineté chez Beauvoir : une lecture d'*Une mort très douce* », *Cités*, n° 90, 2022, p. 128. Voir Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 464 : « Ce qui nous a étonnées bien davantage, c'est qu'elle n'ait jamais réclamé la visite d'un prêtre, pas même le jour où elle se désolait : "Je ne reverrai pas Simone !" Elle n'a pas sorti son missel, le crucifix, le rosaire que Marthe lui avait apportés. Jeanne a suggéré un matin : "C'est dimanche aujourd'hui, tante Françoise ; vous n'avez pas envie de communier ? – Oh ! ma petite, je suis trop fatiguée pour prier ; Dieu est bon !" »

¹⁰³ Sur un autre plan, on peut aussi remarquer que Beauvoir relate le fait que l'écriture d'*Une mort très douce* a été pour elle une technique de réconfort (la formule est de Sartre dans son journal de guerre) comme l'est la prière pour un croyant : « Je n'avais pas prémédité d'écrire *Une mort très douce*. Dans les périodes difficiles de ma vie, griffonner des phrases – fussent-elles n'être lues par personne – m'apporte le même réconfort que la prière au croyant : par le langage je dépasse mon cas particulier, je communie avec toute la communauté ». Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1972, p. 136.

¹⁰⁴ Annabel Herzog, « Dignité et souveraineté chez Beauvoir », p. 125.

¹⁰⁵ Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 55.

¹⁰⁶ Annabel Herzog, « Dignité et souveraineté chez Beauvoir », p. 126.

¹⁰⁷ Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 24.

Plus âgée, pouvant plus difficilement se déplacer, elle n'avait pas de plus grand plaisir que de se rendre en train à la campagne ou de rouler en automobile¹⁰⁸. D'autre part, les derniers moments de l'existence de Françoise de Beauvoir ne se résument pas à une « re-crédation en individu digne de respect¹⁰⁹ » par le récit de sa fille. Comment comprendre l'expérience pointée par M. Marini à propos de Collin – l'expérience à travers laquelle *une femme s'accepte écrivaine* ? La littérature est aussi importante pour la mère de Simone de Beauvoir¹¹⁰. Celle-ci rapporte ses derniers mots dans une sorte de divagation : « J'aurais voulu avoir le temps de présenter mon livre... Il faut qu'elle donne le sein à qui elle veut¹¹¹. » Beauvoir raconte aussi, dès le début de son récit, l'examen d'aide-bibliothécaire que sa mère passe après la mort de Georges de Beauvoir : « Elle aimait manipuler des livres, les couvrir, les classer, tenir des fiches, donner des conseils aux lecteurs¹¹². » Sa mère travaille d'abord pour les services de la Croix-Rouge puis, lorsque sa fille pourra l'aider, elle s'est « occupée bénévolement de la bibliothèque d'un préventorium, aux environs de Paris, puis de celle d'un cercle catholique de son quartier¹¹³ ». Hospitalisée, Françoise de Beauvoir parle de sa passion à sa garde-malade, Mlle Leblon : « elle s'est mise à parler d'elle : comment elle avait obtenu un petit diplôme de bibliothécaire, son amour des livres¹¹⁴. » S'étonnera-t-on dès lors que, d'une manière apparemment plus triviale, Beauvoir ajoute dans ce portrait d'une femme courageuse : « Elle brodait dans des ouvriers, elle participait à des ventes de charité, elle suivait des conférences¹¹⁵. »

Si l'on suit la réécriture d'*Une mort très douce* par Françoise Collin, on peut conclure que Beauvoir renoue avec sa mère en lui accordant une place au cœur, non seulement de sa vie privée, mais aussi de son intimité publique. Le portrait, même éphémère, de Françoise de Beauvoir en femme certes religieuse, mais mystique c'est-à-dire capable de creuser des espaces

¹⁰⁸ *Ibid.*

¹⁰⁹ Annabel Herzog, « Dignité et souveraineté chez Beauvoir », p. 125.

¹¹⁰ Ce point a été relevé dans la comparaison que Catherine R. Monfort a faite entre *Une mort très douce* et *Une femme* d'Annie Ernaux dans « "La Vieille Née": Simone de Beauvoir, *Une mort très douce*, and Annie Ernaux, *Une femme* », *French Forum*, vol. 21, n° 3, 1996, p. 360-361. Cet article n'est pas repris dans la bibliographie attachée au récit de Beauvoir dans le second tome des *Mémoires* en Pléiade.

¹¹¹ Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 463.

¹¹² *Ibid.*, p. 417.

¹¹³ *Ibid.*

¹¹⁴ Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 437.

¹¹⁵ *Ibid.* Le TLFI définit un ouvrier soit comme « un lieu où l'on se rassemble, dans une communauté de femmes ou dans un couvent, notamment pour effectuer des travaux d'aiguille », soit comme un « Atelier, souvent à caractère confessionnel, où des personnes bénévoles effectuent des travaux d'aiguille pour des ornements d'église ou au profit d'une œuvre de bienfaisance, d'un hôpital ou de nécessiteux ». – On rappellera aussi l'usage du terme par le groupe de recherche littéraire OULIPO créé par François Le Lionnais et par Raymond Queneau au début des années 1960, dont la première conférence se tient à Verviers et à Liège, à l'instigation d'André Blavier, du 2 au 5 octobre 1964.

d'indépendance dans les normes patriarcales, situe en effet la mère de Beauvoir au cœur du livre qui a certainement scellé pour longtemps leur incompréhension : *Le deuxième sexe*. Dans *Une mort très douce*, Françoise de Beauvoir fait à son tour signe vers la dernière partie du livre de 1949 sobrement intitulé, « Vers la libération¹¹⁶ », avec une forme d'impatience pugnace et donc un engagement moral qui s'éprouve dans la durée. Dans le grand livre de Beauvoir, il ne reste ensuite qu'un chapitre : « La femme indépendante ». Par contrecoup, le titre choisi par Simone de Beauvoir pour son récit trouve peut-être là une autre justification. Il ne fonctionne pas seulement, selon une perspective sociale et politique, par antiphrase, disant le contraire de ce qu'il semble dire ; il fait également signe vers ce souci de soi difficilement conquis qui équivaut, pour la mère comme pour la fille, à « une espèce de bonheur¹¹⁷ ».

Perspectives conclusives

Au terme de ce parcours, il n'est pas question de faire les comptes. En proposant de relire *Une mort très douce*, j'ai cherché à partager ce que Claire Etcherelli a nommé il y a quelques années « l'impression première¹¹⁸ » que le récit de Beauvoir provoque sur ses lecteurs et lectrices. Pour moi, cette impression première était celle d'un texte singulier dont je ne pouvais que pressentir les échos et les reprises, mais qui ne pouvait être cantonné à sa place, en marge de *La Force des choses* ou des *Mots* ou bien entre les *Mémoires* de Beauvoir et son livre sur *La Vieillesse*. Au moment où ce dernier trouve enfin des lectures à sa mesure, j'ai essayé d'en faire autant, à hauteur de l'expérience sensible de Beauvoir, pour le récit de 1964. C'est en effet *par et dans son corps que Beauvoir nous fait vivre les jours d'agonie de sa mère*. De nouveau, C. Etcherelli a remarquablement souligné ce point : « Lorsque les ravages du cancer se multiplient, c'est de nouveau Beauvoir qui, dans la narration, retrouve la place essentielle. À travers son corps, ses gestes à elle, ses émotions, le récit des jours d'agonie va se poursuivre¹¹⁹. »

En relisant *Une mort très douce*, j'ai aussi cherché à montrer qu'*Une mort très douce* avait donné lieu à d'autres suites, dès sa parution, à la fin de l'année 1964, au sein d'un espace public intellectuel et littéraire qui dépassait l'image figée qu'on pouvait alors se faire de l'existentialisme et de ses milieux. Au plus près de Beauvoir, Sartre, si apparemment absent du récit, a lui aussi prêté, sans délai, quelques-uns de ses mots au « faire semblant¹²⁰ » aussi

¹¹⁶ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe II*, p. 429-481. Toutefois, dans mon édition (1979) de l'ouvrage, le titre est conservé en haute de page pour l'ensemble de la conclusion, p. 482-504.

¹¹⁷ Simone de Beauvoir, *Mémoires II*, p. 445.

¹¹⁸ Claire Etcherelli, « Un récit sans artifice », *L'Herne Beauvoir*, p. 247.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 249

¹²⁰ *Ibid.*

douloureux qu'intime de celle qui a partagé toute sa vie. L'écriture était pour Sartre et pour Beauvoir comme une sorte de bon usage de la prière pour un incroyant. Mais, ce qui est peut-être le plus étonnant, au terme de cette relecture d'*Une mort très douce* – qui invite à d'autres relectures –, est de constater que le corps, les émotions et les mots de Beauvoir ont été repris dès 1986 par une série de femmes et de féministes pour raconter leur propre histoire. Françoise Collin a été pour moi une guide très sûre sur ce chemin, comme Annie Ernaux l'a été pour d'autres. Mais la série est certainement beaucoup plus longue et mériterait une enquête complémentaire concernant cette audace très simple et pourtant redoutable que Simone de Beauvoir affirmait dès le deuxième numéro des *Temps Modernes*, par l'entremise de Merleau-Ponty : « l'audace de dire : “je suis là”¹²¹. »

¹²¹ Simone de Beauvoir, « La phénoménologie de la perception de Maurice Merleau-Ponty », *Les Temps Modernes*, n° 2, 1945, p. 363.